

# LES DEUX GOSSÉS

## PREMIÈRE PARTIE

### CE QUE DURE LE BONHEUR

(Suite)

Le médecin arriva. Il examina le blessé, pendant qu'Etienne Poulot s'arrachait les cheveux de désespoir.

Il répétait ;

— C'est moi qui devrais être à la place de François... je suis un misérable !

— Eh bien ? interrogea l'officier en s'adressant au médecin.

Celui-ci répondit ;

— Il n'y a aucune fracture... Je ne vois pas de blessures apparentes... Il faut attribuer la syncope à la violence de la commotion... Faites transporter cet homme à l'hôpital.

— Vous en répondez, docteur ?

— Oh ! parfaitement... à moins...

Il hésita et eut une contraction des sourcils.

— A moins qu'il n'y ait des lésions internes.

## XIX

### LA MÈRE ET LE FILS

La comtesse de Kerlor avait bien reçu la lettre de Mme de Guidelvinec. Son premier mouvement après l'avoir lue fut une légitime indignation.

Quelle était cette fable ? Qui donc avait si mal renseigné sa sœur ? Pourquoi celle-ci tenait-elle à ce que les sentiments les plus affectueux de la comtesse fussent ainsi outragés ?

On osait attaquer Georges, on cherchait à ternir la réputation de cette adorable et chaste orpheline, dont les yeux limpides reflétaient la pureté de cœur.

Mme de Kerlor ne put bannir ses préoccupations. Il était affreux de penser que quelqu'un tramait un complot contre la tranquillité d'esprit de la comtesse et des siens.

Mais qui donc avait appris à Mme de Guidelvinec que l'orpheline était fixée au château ?

Insensiblement, la mère de Georges s'avoua, malgré le chagrin qu'elle en ressentait, que cette lettre maudite l'obligeait à se livrer à certaines investigations.

Elle aurait la preuve que ces lignes perfides constituaient autant d'ineptes calomnies.

Quand Mme de Kerlor eut pris cette résolution, elle sentit que sa belle confiance de tout à l'heure menaçait de s'évanouir.

La mère de Georges avait-elle manqué de vigilance ?

Elle s'interrogea anxieusement. Non, ce n'était pas possible. Les jeunes gens se connaissaient depuis trop peu de temps. Toutes ces insinuations n'avaient pas l'apparence du bon sens.

Certainement, Georges avait montré une sympathie très affectueuse pour l'orpheline ; mais c'était tout naturel, étant donné le caractère généreux de M. de Kerlor.

Georges avait voulu que Mlle de Penhoët remplaçât Mariana auprès de sa mère ; c'était aussi le vœu de Carmen ; c'était celui de la comtesse.

Mais cette amitié restait innocente, sans qu'il se glissât, dans cette affection mutuelle, le moindre enfantillage sentimental.

La comtesse, d'ailleurs, avait une trop haute idée de sa dignité et de son autorité maternelles, pour qu'il lui semblât admissible que le fils pût aimer sans l'assentiment de la mère.

Elle avait toujours trouvé son Georges si obéissant à ses désirs, si soumis à ses moindres volontés, qu'elle ne supposait pas qu'il pût jamais changer.

Quoi qu'il en fût, son esprit était affligé par un doute cruel.

C'était le premier effet désastreux de cette lettre.

Certes jamais Mme de Kerlor n'en viendrait à croire que son fils rêvât de donner son nom à Mlle de Penhoët.

Cette idée ne méritait même pas son attention, et il avait fallu ce billet pour qu'elle s'arrêtât à cette extravagante supposition.

Cependant malgré la tendresse sincère que Mme de Kerlor ne demandait qu'à témoigner à l'orpheline, celle-ci n'en avait pas moins eu pour mère une femme que l'implacable rigidité de la comtesse n'avait pas cessé de considérer comme indigne du nom qu'elle avait surpris.

Encore une fois, Mme de Kerlor se disait qu'il serait indigne d'elle, indigne de son fils d'accorder une importance exagérée à de pareilles manœuvres ; mais son cœur de mère était trop violemment serré pour qu'elle pût se contenter de leur opposer le dédain.

Non, décidément, elle ne pouvait rester dans une pareille incertitude ; elle ne voulait pas recevoir d'autres lettres empoisonnées ; celle-ci la faisait beaucoup trop souffrir.

La comtesse préviendrait son fils dès le lendemain.

La mère et le fils se concerteraient afin d'arrêter une ligne de conduite.

Peut-être serait-il bon de consulter Carmen ; elle était très avisée, malgré son étourderie apparente.

Quant à Hélène de Penhoët, cela ne faisait pas l'ombre d'un doute ; la chère petite devait tout ignorer ; Georges, sur ce point, serait encore de l'avis de sa mère.

La comtesse fut plus rassurée après avoir pris cette détermination.

Le lendemain matin, cependant, elle éprouva de nouvelles hésitations.

Elle prévoyait le regard sévère de Georges quand il croirait que sa mère pouvait ajouter foi à cette sottise histoire.

Puis, la comtesse, toujours mordue au cœur par le doute, se demanda si, pour mieux affermir ses convictions, elle ne devait pas avant tout observer l'attitude de Georges et d'Hélène.

Pendant le repas de midi, son regard s'arrêta plusieurs fois sur le jeune homme et sur l'orphelin.

Georges contemplait Mlle de Penhoët avec une admiration certainement respectueuse, mais la mère, qui ne connaissait pas son fils sous cet aspect enthousiaste, éprouva une sensation bizarre ; son enfant ne lui semblait plus le même.

Hélène pourtant restait calme, douce, prévenante ; rien ne pouvait autoriser la comtesse à croire que l'âme vertueuse de cette délicieuse enfant fût troublée.

Après le déjeuner, Mme de Kerlor ne voulut pas faire, dans le parc, sa promenade accoutumée ; elle s'enferma dans sa chambre.

Georges, Carmen et Hélène lui demandèrent la permission de sortir ; elle la leur accorda.

Les trois jeunes gens allèrent faire une excursion à Loc-Maria où ils passèrent leur après-midi.

Carmen, toujours très aventureuse, s'engageait dans des sentiers perdus, ne s'inquiétant pas de savoir si Georges et Hélène la suivaient.

En foulant aux pieds ces roches granitiques, parmi les végétations un peu sauvages de ce coin de la terre d'Armor, la jeune fille respirait à pleins poumons. Son visage reflétait une satisfaction souveraine ; elle redevenait la vierge druidique, dont elle personnifiait si bien la grâce, la poésie et la fraîcheur.

De leur côté, Georges et Hélène éprouvaient un plaisir délicieux en marchant côte à côte, rêvant tous deux, s'entretenant de mille sujets excepté de ceux qui hantaient en ce moment leurs esprits.

Georges ne voulait pas encore avouer son amour à l'orpheline ; il trouvait un charme à prolonger cette situation, bien qu'il se promît chaque jour de parler. Hélène, fidèle à la promesse qu'elle s'était faite, se contraignait aussi, ne voulant pas que Georges devinât qu'elle l'aimait de toutes les forces de son âme.

L'après-midi s'était vite écoulée ; ce fut Carmen qui rappela à Georges et à Hélène qu'il était temps de rentrer à Kerlor.

Le jeune homme et l'orpheline eurent un geste d'étonnement si prononcé que Mlle de Kerlor ne douta plus des sentiments qu'ils éprouvaient.

Carmen ne s'était pas trompée ; Georges et Hélène s'aimaient.

En voyant leur visage rayonnant de joie, Mlle de Kerlor perdit son enjouement et se sentit envahie par un sentiment de tristesse.

Comme ils paraissaient heureux, tous deux ! Pourquoi Carmen ne connaissait-elle pas ce ravissement ?

Elle devinait bien que la comtesse était sur le point de lui parler de M. de Saint-Hyrieix, dont l'empressement auprès d'elle devenait de plus en plus vif.

Mais Carmen n'aimait pas cet inconnu ; elle ne se sentait pas du tout attirée vers lui, bien qu'ils fussent du même monde.

Carmen en contemplant Georges et Hélène, si beaux, si jeunes, si tendres tous les deux, se disait qu'elle ne pouvait devenir la compagne d'un homme beaucoup plus âgé qu'elle, et dont toutes les pensées lui semblaient d'avance en contradiction avec les siennes.

Ce que Mlle de Kerlor rêvait, c'était d'aimer un homme jeune